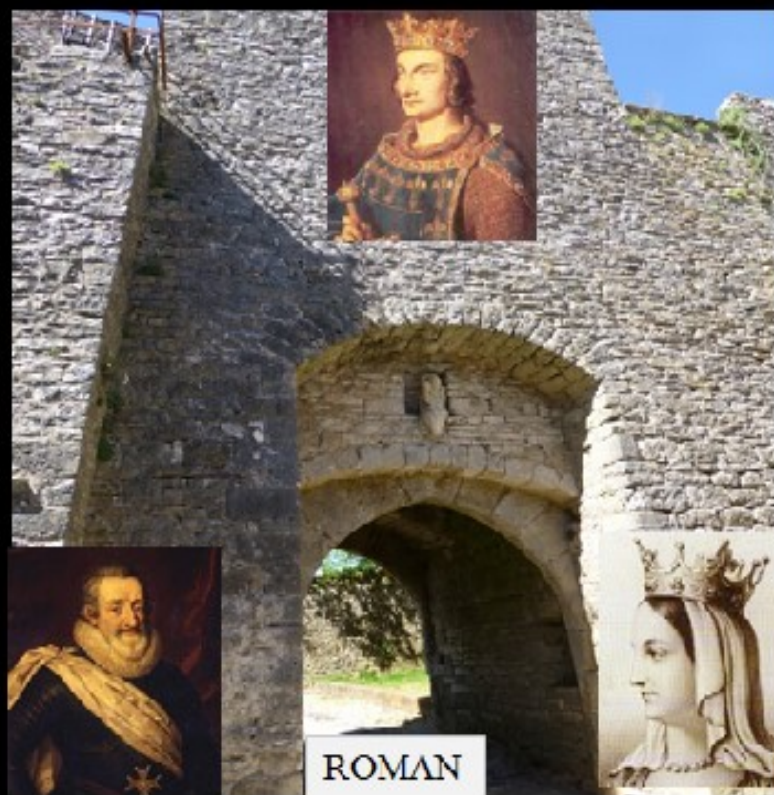


JEAN LUC CORREARD



ROMAN

DESTINS CROISÉS

EDITIONS MARE EN LIBERTÉ

ISBN 978-2-9533868-5-1



9 782953 386851

## Château-Gaillard, été 1588

Le lourd chariot attendait depuis un bon quart d'heure devant le pont-levis qui donnait accès à la barbacane, lorsque messire de la Barre, capitaine de la forteresse, apparut sur le seuil pour accueillir ses invités d'un soir. Le frère prieur, le plus âgé des trois moines sauta à terre, remercia le jeune noble de leurs accorder, au nom de la charité chrétienne, le gîte et le couvert, puis, ordonna à ses compagnons de voyage de conduire l'attelage à l'abri de la citadelle. L'équipage fut dirigé vers les écuries, les mules prises en charge par deux hommes d'armes, tandis que le seigneur des lieux accompagnait les nouveaux arrivants vers l'intérieur de l'enceinte principale où se situait le donjon. Sur ordre de messire de la Barre, trois cellules, d'ordinaire réservées à des prisonniers de marque furent rapidement aménagées puis, le crépuscule approchant, les religieux furent conviés à partager la table de leur hôte. Une fois installés dans la plus grande salle du donjon et comme l'imposait le rituel chrétien, le prieur récita les grâces avant de prendre place au coté du seigneur de la Barre et entamer avec lui une conversation à bâton rompu.

- En ces temps troublés, les routes sont peu sûres, frère prieur. Des partisans de l'hérésie protestante et des mercenaires à sa solde hantent nos terres et n'hésitent pas à s'attaquer à des convois d'étrangers voire même à nos villages ou à des fermes isolées.

- J'en suis informé, Messire, mais Dieu nous protège car nous sommes les dépositaires de la vraie foi, les véritables bergers de son troupeau et nous vivons selon les textes du Canon initiés par le Christ.

- Certes ! Cependant, les apostats et leurs nombreux sicaires ne reculent devant rien pour répandre la terreur. Des hameaux environnants ont été pillés puis incendiés, leurs habitants massacrés et je doute que votre statut de frères mendiants ne vous préserve de leurs exactions.

- C'est possible, Messire, mais nous nous conformons en cela à la règle édictée naguère par le fondateur de notre ordre, le bienheureux Saint Dominique de Guzman. Nombre des nôtres ont subi le martyre en exerçant leur sacerdoce et si telle est la volonté du Tout-Puissant, nous l'accepterons avec joie.

- Je n'en doute pas ! Cela dit et sans vouloir me montrer le moins du monde indiscret, qu'est-ce qui vous pousse à prendre un tel risque ?

- Nous obéissons simplement aux ordres de notre abbé. Comme vous le savez certainement, au mois de mai, le peuple de Paris s'est révolté contre ce monarque félon qui envisageait de désigner comme son successeur légitime, le protestant, Henri de Navarre. Pire encore, pour endiguer l'émeute déclenchée par les bons catholiques, le roi a fait entrer dans la capitale des régiments de la Garde-Suisse et des Gardes-Françaises, rompant ainsi le pacte interdisant à toute troupe de stationner dans Paris. Les révoltés ont eu raison de la soldatesque, Henri III a pris la fuite et c'est aujourd'hui l'occasion rêvée d'amener sur le trône, le plus

fervent soutien de la cause catholique et de celle de Rome, le duc de Guise.

- C'est aussi notre objectif, mon frère, mais quel est votre rôle dans cette affaire.

- Le roi de France fait pour l'instant profil bas, mais nous pensons qu'une fois les passions retombées, il tentera de reprendre Paris et de se débarrasser des Guises. Il faut, dans l'intérêt de l'Eglise et de la chrétienté, maintenir la pression et aider nos frères dominicains, déjà présents dans les quartiers de la capitale, à conforter la défiance du peuple vis-à-vis d'Henri de Valois.

- Vous vous rendez donc à Paris.

- C'est exact, Messire !

- Un voyage encore long et semé d'embûches. Souhaitez-vous que je vous affecte une escorte de cavaliers ?

- Dieu vous sera gré de cette offre, Chevalier, mais ce ne sera pas nécessaire. Depuis trois siècles, nos frères se déplacent ainsi dans le dénuement le plus complet, bravant le danger avec pour seule arme une foi inébranlable en la parole divine. Ils survivent grâce à la charité de bons chrétiens tels que vous et j'entends qu'il continue à en être ainsi.

- Je ne souhaite en aucun cas vous détourner de votre sacerdoce, frère prieur, mais votre mission semble importante pour le devenir du royaume. Ne pensez-vous pas qu'une escorte montée vous permettrait d'atteindre la capitale en sécurité et dans de meilleurs délais ?

Le moine en chef n'eut pas le loisir de répondre. Alors que les agapes venaient de commencer, un groupe de conteurs, de musiciens et de jongleurs pénétra dans la salle pour distraire l'assemblée. Tout au bout de la table, le frère Jacques acheva son cuisseau de viande, avala une gorgée de vin, avant de lever les yeux vers le centre de la pièce pour suivre le spectacle. Presque immédiatement, son regard fut attiré par un jeune danseur, dont les contorsions félines déclenchèrent en lui une émotion indéfinissable qu'il eut toutes les peines du monde à dissimuler. Durant la demi-heure qui suivit, il ne put endiguer l'attirance qu'il ressentait vis-à-vis de l'inconnu puis, soudainement conscient de son péché, il se leva pour quitter discrètement l'assemblée. Il gagna la sortie du donjon, traversa la haute cour, franchit la première enceinte avant de se diriger vers l'une des tours de la fortification principale où, à la demande du prieur, les trois cellules au confort plus que spartiate avaient été aménagées. Seul dans son réduit, il s'empara d'une cordelette recouverte de sang séché, la noua en plusieurs endroits à la manière d'un chapelet avant d'ôter son scapulaire et sa tunique. Il s'agenouilla au pied d'un minuscule Christ en croix suspendu au-dessus de la porte puis, méthodiquement, tout en récitant le « Miserere mei Deus » commença à se flageller violemment. Après un long et douloureux châtiment, le dos ensanglanté et au bord de l'évanouissement, il se rhabilla, remis la corde à sa place avant de sortir de la cellule pour prendre la direction de la chapelle. A l'exception des sentinelles qui déambulaient d'un pas nonchalant sur le chemin de ronde, il ne croisa

âme qui vive. Il poussa la porte de la maison de Dieu, traversa la nef et tomba à genoux devant l'autel. Il répéta plusieurs fois le psaume 51 et allait achever sa longue requête en absolution céleste par un énième « Salve Regina » lorsqu'il aperçut, sortant du déambulatoire une jeune femme tout de blanc vêtue. L'apparition traversa le cœur sans le moindre bruit, esquissa un sourire que Jacques interpréta comme de la compassion, avant d'afficher un regard plein d'effroi et de disparaître à travers un mur. Le moine, médusé par ce phénomène surnaturel s'étala de tout son long et psalmodia jusqu'aux aurores.

## **Village des Andelys, quatre mois auparavant.**

Agnès introduisit délicatement le bout de chanvre dans le cône de cuivre, le centra le mieux possible à l'aide d'un minuscule bout de toile avant d'enserrer l'assemblage dans les mâchoires d'une pince et de plonger le tout dans du plomb en fusion. Deux secondes plus tard, elle ressortit la pièce devenue d'un gris argenté pour l'immerger aussitôt dans un récipient d'eau glacée. Après un temps de refroidissement qu'elle jugea suffisant, elle retira le cône du seau puis, tendit doucement la cordelette tout en affichant un sourire de satisfaction. Le montage semblait solide, il ne lui restait plus qu'à tester discrètement l'instrument avant d'en parler à son père. Elle venait tout juste de prendre la ficelle entre ses doigts afin de se livrer à une première expérience lorsqu'elle perçut, venant de l'extérieur, le martèlement des sabots de son géniteur. Elle dissimula l'objet dans la bourse de cuir qu'elle portait à la ceinture et prit aussitôt la direction de la cheminée où le seul repas de la journée finissait de chauffer. Oreste, le vieux sourcier pénétra dans l'unique pièce de la chaumière, déposa sa besace sur un coin de la table avant de s'asseoir lourdement sur le banc de bois.

- Le repas est-il prêt ma fille ?

- Oui père ! Il n'y a plus qu'à se servir. Tu as l'air épuisé ce soir, veux-tu boire un verre de vin avant de manger.

- Pourquoi pas ! Tu as raison, je suis fatigué et un peu de vin me fera le plus grand bien.

La jeune fille se leva, ôta le bouchon du fût de chêne et attrapa un gobelet qu'elle remplit quasiment à raz bord. Elle tendit le breuvage à son père, attendit qu'il s'en saisisse avant de retourner vers le foyer pour remuer le brouet.

- As-tu fini par découvrir la veine d'eau souterraine père ?

- Hélas non ma fille ! Je parcours cette propriété depuis l'aube et ma baguette n'a même pas oscillé une seule fois.

- As-tu envisagé la possibilité qu'il n'y ait pas d'eau tout simplement.

- C'est peu probable. Selon ce que m'ont raconté les anciens du village, Richard Cœur de Lion avait fait construire les deux puits de sa forteresse, l'un dans la basse-cour, l'autre à coté du donjon. Les terres de messire Dutertre disposent elles aussi d'une fontaine qui, j'en suis persuadé provient de la même source. Hors, la propriété du chevalier Fayard se trouve située en plein dans l'axe de ces puits. L'eau doit forcément la traverser.

- Dans ce cas, pourquoi errer dans les terres du chevalier Fayard ? Il te serait beaucoup plus simple de partir des douves du château et remonter la veine.

- C'est trop dangereux ma fille, avec ces guerres de religions qui ravagent le pays les soldats de la Ligue sont nerveux et pourraient me trucider au moindre prétexte.

- Veux-tu que je vienne avec toi ? A deux nous couvrirons plus de terrain et j'aurai peut-être plus de chance.

- Je t'ai enseigné mon art et tu t'es montrée un disciple étonnement douée. Cependant, il ne serait pas très convenable qu'une jeune fille exerce un métier réservé d'ordinaire aux hommes et ce, même de façon temporaire.



- Il ne s'agit pas d'un métier, père, mais d'un don. Je ne vois donc aucune raison pour que des gens s'offusquent de me voir l'utiliser au profit de notre petite communauté.
- Tu es encore bien jeune Agnès et ta défunte mère a disparu trop prématurément pour t'enseigner ce qu'une femme doit un jour connaître. Depuis la nuit des temps, les gens de notre condition se partagent le travail quotidien. Ainsi, les femmes se chargent des travaux de la maison et de l'éducation de leurs enfants, tandis que nous, les hommes, nous occupons du reste.
- Et bien évidemment, il s'agit d'une règle soi-disant édictée par Dieu et par conséquent immuable.
- Par Dieu ou par les hommes, cela je l'ignore ma fille. Je ne suis pas assez instruit pour répondre à cette question. Tout ce que je peux te dire en revanche, c'est que nos ancêtres vivaient ainsi et qu'il en sera probablement de même jusqu'à la fin des temps. Sers-nous la soupe maintenant car j'ai faim.

Agnès ne jugea pas utile de poursuivre ce débat philosophique. Elle se leva, se saisit d'une écuelle dans laquelle elle versa un assortiment de pommes de terre bouillies, de haricots et le seul morceau de lard baignant dans ce mélange pour en améliorer le goût. Bien que la France du seizième siècle soit entrée à son tour dans la renaissance, les usages dans le milieu paysan avaient peu évolué depuis l'antiquité. Ainsi, le patriarche détenait l'autorité absolue sur les membres de sa famille et comme à l'époque romaine, les femmes mangeaient séparément des

mâles se contentant bien souvent des restes de leurs préparations. Agnès tritura le fond de la marmite, récupéra quelques morceaux consistants qu'elle délaya dans une louche de liquide avant de prendre place en face de son père. Oreste avala quelques cuillers, interrompit alors son repas, coupa un bout de lard qu'il déposa dans l'écuelle de sa fille puis, sans dire un mot tenta d'assouvir sa faim en ajoutant à son bouillon quelques morceaux de pain noir.

La nuit était maintenant complètement tombée et comme il le faisait chaque soir, l'homme déposa un baiser sur le front de sa fille avant de rejoindre une paillasse posée à même le sol prêt de l'âtre de la cheminée. Agnès acheva en silence son dîner, rinça les écuelles et le verre avant de se rendre dans l'étable, son refuge pour la nuit où la chaleur naturelle dégagée par les quatre brebis, seul bien de la famille, la protégerait un peu de la fraîcheur nocturne.

Le lendemain aux aurores, après avoir avalé un croûton de pain et un verre de lait, Oreste quitta la mesure équipée de son bâton de sourcier et de quelques piquets surmontés de bouts de chiffons. Il lui fallait trouver au plus vite la veine d'eau afin de percevoir les subsides qui lui permettraient, durant quelques semaines d'apaiser une faim devenue chronique. En milieu de matinée, alors que la jeune femme s'affairait dans le minuscule potager de la ferme, un métayer du voisinage, accompagné d'un paysan ramenèrent le sourcier visiblement blessé.

- Par tous les saints ma fille ! C'est un grand malheur qui vient de nous frapper lui dit le vieil homme en grimaçant.
- Mais que s'est-il passé ? Demanda Agnès soudainement angoissée.
- Je parcourais le champ de messire Fayard et sans y prendre garde, mon pied a glissé sur une souche et ma jambe s'est fracturée.
- Viens t'allonger père, nous allons te mettre une attelle et je vais te préparer un onguent afin de te soulager.

Alors que les deux hommes couchaient le blessé sur la paille et se mettaient en quête du nécessaire pour confectionner une attelle, Agnès partit dans la forêt pour y cueillir quelques plantes médicinales. Une fois rentrée, elle prépara un cataplasme avec lequel elle entoura délicatement la jambe de son père puis, une fois les soutiens de bois fixés, elle lui fit avaler une décoction de plantes dans le but de le soulager.

- Dieu ne nous aime vraiment pas geignit le vieil homme. Après la mort de ta mère, j'ai fait tout mon possible afin que nous ne sombrions pas dans la misère et voilà qu'aujourd'hui, alors que je pouvais gagner suffisamment d'argent pour survivre quelques semaines, le destin vient une nouvelle fois nous frapper.
- Ce n'est pas très grave père, nous avons encore de quoi manger durant quelques jours et d'ici là, avec l'aide de la Sainte-Mère tu seras probablement en mesure de te déplacer.

- Je l'espère, mais messire Fayard semble pressé de commencer le percement de son puits et il n'attendra pas que je sois remis. Il y a m'a-t-on dit, plus bas sur la Seine, un homme capable lui aussi de trouver de l'eau et si par malheur, il met les pieds au village s'en est fini pour moi de ce métier.

- Ne dis pas cela père, tout le monde te connaît à dix lieues à la ronde et chacun sait que tu ne te trompes jamais.

- Je me suis rarement fourvoyé en effet, mais la fidélité des hommes est un phénomène évanescent. Si un sourcier plus jeune leur prouve qu'il est aussi capable que moi, nous n'aurons plus d'autre choix que d'aller travailler aux champs pour un salaire misérable.

- Et si je prenais le relais. Naguère, tu m'as tout appris. Alors pourquoi ne pas essayer ?

- Je serais très fier de te voir assurer ma relève, mais hélas, je crains que cela ne soit impossible.

- Dois-je comprendre père que tu ne me fais pas confiance

- Bien sûr que oui ! Mais le percement d'un puits exige beaucoup de temps et de fait, un tel ouvrage s'avère relativement coûteux. Aussi, je doute que messire Fayard prenne le risque d'embaucher une équipe de puisatiers, sans avoir la certitude que l'eau se trouve bien à l'endroit que tu auras déterminé.

- Je peux tenter de le convaincre. Après tout, qu'avons-nous à perdre ?

Agnès n'obtint aucune réponse. La décoction commençait à faire son effet et dans la minute qui suivit,

l'homme plongea silencieusement dans les bras de Morphée. Elle se leva, alla chercher quelques peaux de bêtes pour couvrir son père et lorsqu'il se mit à ronfler, elle quitta la chaumière pour gagner les champs.

Une fois sur place, elle parcourut d'un regard expert la propriété de messire Fayard et comprit immédiatement comment son père avait procédé. En effet, trois piquets signalaient la limite sud de la surface à explorer tandis que trois autres, plantés un peu plus au nord indiquaient la zone déjà balayée. Méthodiquement, comme il le lui avait montré lors de son apprentissage, Oreste avait entamé sa prospection en marchant d'est en ouest tout en remontant progressivement vers le nord. Afin de tester ses capacités, elle décida dans un premier temps de retrouver le bâton de son père qu'après l'accident, le métayer et son aide avaient probablement abandonné. Elle sortit de sa bourse de cuir le pendule improvisé, se concentra de manière à visualiser la fourche en noisetier avant de mettre l'objet en giration. La pointe de cuivre décrivit d'abord des cercles concentriques puis, commença à osciller dans un sens particulier. Elle parcourut une dizaine de mètres dans l'axe indiqué, s'arrêta quelques secondes et réitéra l'opération. A la cinquième tentative, l'oscillation changea brusquement de sens. Lentement, pas par pas, elle avança dans la nouvelle direction tout en observant les mouvements du pendule avec attention. Elle venait de franchir quelques mètres lorsque la pointe de cuivre se mit de nouveau à tourner sur elle même. Elle s'arrêta, écarta les hautes herbes et à sa grande

satisfaction mit au jour le bâton de son père. Agnès allait se relever et poursuivre sa prospection lorsqu'elle aperçut un cavalier se diriger vers elle au grand galop. L'homme la dépassa, fit accomplir un arc de cercle à sa monture, avant de l'arrêter et de tirer son épée.

- Que fais-tu sur mes terres, maraude, lança le nouveau venu d'un ton arrogant.

- Ne soyez pas offensé, Messire chevalier, je suis la fille d'Oreste, le sourcier et je venais récupérer le bâton que mon père avait égaré.

- Ton père a eu un accident m'a-t-on rapporté. C'est bien fâcheux pour toi, Damoiselle. Néanmoins ce retard regrettable dans nos projets communs va me contraindre à annuler le contrat qui nous liait.

- Pas si je parviens à accomplir le travail auquel il s'était engagé.

L'homme partit d'un grand éclat de rire avant de se calmer et de toiser la jeune fille d'un regard amusé.

- Toi, une pucelle inexpérimentée tu prétends faire aussi bien que le vieil Oreste ?

- Aussi bien peut-être pas, Messire, mais je suis sûre de pouvoir vous satisfaire.

- Je ne connais qu'une seule manière pour une femme de satisfaire un homme, mais tu me sembles encore bien jeune pour cela. D'autre part, je n'ai plus de temps ni d'argent à perdre en de vaines palabres. Rentres chez toi et vas plutôt t'occuper de ton foyer et de ton père

- Avez-vous quelques monnaies sur vous, Messire chevalier.
- Evidemment, mais qu'espères-tu, que je vais te payer ?
- Bien sûr que non, mais j'aimerais vous montrer quelque chose qui pourrait vous étonner.
- Voyez-vous ça ! Et de quoi s'agit-il ? Encore un de ces tours de saltimbanques censés m'impressionner. N'abuses pas de ma patience, Damoiselle, car je pourrais te faire fouetter.
- Rien de tout cela, Messire. Un simple pari si vous le permettez. Vous choisissez l'une de vos pièces, vous me la montrer et lorsque je serai partie, vous irez l'enterrer dans le champ en un endroit quelconque.
- Qu'espères-tu ainsi, qu'elle va prendre racine et m'apporter des fruits ?
- L'or ne pousse pas dans la terre, Messire et c'est bien dommage. Demain matin, je reviendrai au levé du soleil et si je retrouve la pièce avant midi, vous me laisserez chercher la veine d'eau à la place de mon père.
- Et si tu ne la trouves pas, qu'est-ce que je gagne en échange ?
- Vous récupèrerez votre pièce et en plus, je m'engage à travailler pour vous durant deux mois sans salaire.
- Tu m'as l'air bien sûre de toi, jeune fille, mais après tout pourquoi pas ? Ce petit jeu m'amuse alors je suis d'accord. Mais attention, n'essaie pas de me gruger car je te le ferai chèrement payer.

L'homme fouilla dans son aumônière, en sortit un écu or et le tendit à la donzelle. Agnès scruta attentivement les deux faces de la pièce afin de s'imprégner de son image, la serra dans la pomme de sa main avant de la rendre au chevalier.

- A demain, Messire, lança-t-elle en souriant.

- C'est cela ! A demain, Damoiselle et surtout repose-toi bien car les deux mois suivants risquent d'être fort pénibles.

Il la regarda s'éloigner, éperonna sa monture et partit dans le sens opposé. Parvenu à l'orée de la forêt, il s'y engagea puis, bifurqua pour pouvoir discrètement longer le sentier de terre qu'emprunterait Agnès. Contrairement à ses attentes, la jeune fille poursuivit son chemin sans se retourner avant de disparaître dans la chaumière délabrée où l'attendait son père. Au bout d'un quart d'heure, persuadé que la donzelle était un peu folle, il retourna à la limite du champ pour, à l'abri des regards indiscrets, enterrer l'écu d'or.

Le soleil était levé depuis déjà deux heures lorsqu'Agnès se présenta à l'entrée de la propriété. Un peu plus à l'est, tapis sous les arbres, le chevalier Fayard et deux courtisanes s'apprêtaient, du moins le pensaient-ils, à beaucoup s'amuser. Dès qu'il vit le pendule, l'homme, convaincu qu'il s'agissait d'un rituel diabolique faillit tout arrêter mais à la demande insistante de ses deux compagnes, il laissa la démonstration s'achever. Au bout de vingt minutes de prospection, Agnès s'arrêta à quelques mètres



du groupe et à l'aide d'une binette commença à retourner la terre. Elle venait tout juste de mettre au jour l'écu lorsque le chevalier déboucha de sa cachette l'air visiblement intrigué.

- Soit tu as une chance inouïe, soit tu es une sorcière et dans ce cas, Dieu m'en est témoin, tu finiras probablement sur un bûcher.

- Il n'y a là ni chance ni sorcellerie, Messire. De la même manière que vous avez appris à monter à cheval ou à manier l'épée, il suffit simplement de maîtriser la technique et laisser ensuite l'intuition nous guider.

- Tu affirmes donc que n'importe qui peut réaliser ce que tu viens de faire.

- Bien sûr que non, Messire ! Tout comme il existe des maîtres d'armes et de simples manieurs de rapières, il est aussi de bons et de mauvais sourciers.

- Admettons ! Cela dit, un accord reste un accord et un chevalier se doit, en toute circonstance, d'honorer sa parole. Tu as gagné notre pari, je t'autorise donc à poursuivre la tâche que j'avais confiée à ton père.

- Merci beaucoup, Messire, vous m'honorez de votre confiance alors croyez-moi, vous ne serez pas déçu.

- Je l'espère ! Viens me voir au manoir lorsque tu auras trouvé l'eau et garde aussi l'écu d'or, tu l'as bien mérité.

Le chevalier Fayard fit demi-tour et suivi de ses deux prétendantes, quitta le champ pour aller tuer dans sa gentilhommière, le reste de la journée. Agnès attendit que le trio disparaisse au milieu des arbres, avant de longer la forêt pour se rendre à la limite des piquets plantés la veille par

son père. Tel qu'elle l'avait fait les deux fois précédentes, elle se concentra, essaya d'imager le liquide avant de tourner lentement sur elle-même et arrêter son regard en direction du nord. Elle se munit d'une poignée de piquets et comme mue par une force invisible, commença sa lente progression. Une fois parvenue aux limites de la propriété, elle sortit son pendule et affina sa prospection. Contrairement aux supputations de son père, la nature géologique particulière du terrain faisait que l'eau semblait contourner la propriété du jeune chevalier. Intriguée par ce curieux phénomène, elle décida, malgré les mises en garde du vieil Oreste, de suivre la veine jusqu'aux abords de la forteresse. Par chance pour son employeur, le tracé bifurquait brusquement, coupant le champ en diagonale avant de ressortir de la propriété et se diriger vers le Château-Gaillard. Agnès planta ses piquets et pour confirmer son intuition première, continua d'avancer en direction des douves. Elle se trouvait désormais à quelques pas de la tour nord et s'appêtait à effectuer le trajet en sens inverse pour conforter sa découverte lorsqu'elle crut percevoir, émanant de derrière un bosquet, un gémissement à peine audible. Inquiète, et en même temps curieuse de savoir de quoi il en retournait, elle s'approcha des arbustes pour découvrir, assise sur un banc de pierre, une femme qui pleurait. Attristée par le désarroi patent de l'inconnue, elle sortit de sa cachette pour tenter de la consoler.

- Vous semblez terriblement affectée, Madame, puis-je vous aider ?

La femme se tourna vers elle, la regarda avec l'effroi de quelqu'un qui pense apercevoir un fantôme, avant de se lever pour se rapprocher.

- Tu me vois, Damoiselle, demanda-t-elle avec étonnement.

- Evidemment que je vous vois, Madame, et de plus, je vous trouve très belle.

- Merci beaucoup, Damoiselle, il y a bien longtemps que l'on ne m'avait pas fait si agréable compliment. Comment te nommes-tu.

- Agnès.

- Un bien joli prénom auquel je suis très attachée car c'était également celui de ma mère. Mais que fais-tu ici, toute seule, sur les terres du seigneur de la Barre ?

- Rien de mal, Madame, je cherchais simplement une source d'eau.

- De l'eau ! Mais il y en a partout dans la vallée.

- Je sais, mais ce n'est pas pour la boire. En fait, je suis la fille d'Oreste, le sourcier du village et je prospecte les environs pour le compte de messire Fayard.

- C'est très intéressant ! Et as-tu fini par trouver ce que tu cherchais ?

- Je pense avoir localisé le parcours de la veine, mais je voulais refaire le trajet en sens inverse pour m'en assurer.

- C'est une sage décision car les erreurs, mêmes minimes, se paient souvent au prix fort. Dis-moi Agnès, qui t'a appris cet étrange métier ?

- Mon père, Madame. Certes, il trouve inconvenant qu'une jeune fille l'exerce, mais aujourd'hui il est alité et si nous ne voulons pas sombrer dans la misère, il est indispensable

pour moi de gagner cet argent que messire Fayard lui a promis.

- Je t'observais tout à l'heure, lorsque tu étais en sa compagnie. Es-tu capable de trouver autre chose que de l'eau ?

- Oui ! A peu près tout, à condition que je sache quoi chercher évidemment.

- Et que cherchais-tu ainsi pour ce jeune chevalier ?

- Un écu d'or, Madame. Pour le convaincre de me laisser poursuivre les recherches que mon père avait entreprises, je lui avais parié que je retrouverais cette pièce quel que soit l'endroit où il la cacherait.

- Donc, si tu parcours désormais ses terres à la recherche de l'eau, j'en déduis que tu as gagné ton pari.

- C'est exact ! D'ailleurs, messire Fayard était tellement surpris qu'il m'a même offert cet écu. Je ne sais pas vraiment ce qu'il représente, mais avec une telle somme, je pense que nous pourrions manger plusieurs jours. Voulez-vous le voir ?

La femme acquiesça d'un sourire. Agnès scruta alors rapidement les environs et ne décelant aucune présence hostile, entrouvrit sa bourse pour en extraire son trésor.

- Tenez, Madame, prenez-le dit-elle fièrement en tendant la pièce à l'inconnue.

- Non ! Garde-la dans ta main, je préfère. Je suis d'ordinaire assez maladroite et je craindrais de l'égarer. C'est effectivement un écu d'or, assez récent d'après la date et je

crois qu'avec cela, vous pourrez manger à satiété durant au moins un mois.

- Comment savez-vous qu'il est récent ?

- Tout simplement parce que l'année de sa frappe est gravée sur le pourtour. Regarde l'inscription.

### CAROLUS VIII D G FRANCO REX MDLXV

- Qu'y a-t-il d'écrit ?

- Eh bien ! Charles IX, par la grâce de Dieu roi des francs 1565. Tu ne sais pas lire le latin !

- Je ne sais ni lire ni écrire, Madame. Père dit que pour des gens de notre condition c'est un savoir inutile. Nous sommes nés serfs et mourrons serfs car telle est la volonté de Dieu affirme-t-il.

- Dieu a les épaules bien larges dès lors qu'il s'agit de justifier les turpitudes des hommes puissants. Aimerais-tu que je t'apprenne ?

- Je voudrais bien, mais j'ai beaucoup de travail à la ferme et je ne sais pas si père me donnerait son autorisation.

- Rien ne t'oblige à lui en parler et tu dois bien disposer de quelques moments de libres dans la journée.

- Je vais souvent dans la forêt chercher des champignons, des plantes ou des racines pour pouvoir manger. Il me faut désormais peu de temps pour remplir un panier. Alors c'est d'accord, je viendrai mais pas plus d'une heure par jour.

- Je suis heureuse que tu acceptes. Dis-moi Agnès, voudrais-tu me rendre un service ?

- Bien sûr Madame ! Que puis-je faire pour vous servir ?

- Il y a fort longtemps, j'ai égaré un bijou qui me venait de ma mère, un bien auquel je tiens beaucoup. Il est là, quelque part sur ce promontoire mais je ne suis jamais parvenue à le retrouver. Penses-tu pouvoir y arriver ?

- Je l'ignore, mais je peux essayer. Pouvez-vous me décrire ce bijou ?

- Il s'agit d'une bague en or sertie de pierres précieuses qui reproduisent les armoiries de ma famille.

- Je ne sais pas ce que sont des armoiries Madame.

La femme tourna la tête, parcourut d'un regard attentif les murailles de la citadelle avant d'afficher un sourire satisfait.

- Vois-tu cette sculpture au-dessus du pont-levis sur laquelle deux lions semblent se battre ? Et bien ! Ce sont les armoiries de Richard Cœur de Lion, le roi qui fit construire autrefois cette forteresse.

- Oui ! Je l'aperçois. On dirait un bouclier de chevalier.

- C'est exact ! Le mien possède un pourtour fait de pierres rouges tandis que le centre est bandé de trois rangés de pierres bleues alternées avec quatre autres en lames d'or.

- Votre famille doit être très riche, Madame. Personnellement, je n'ai jamais vu de prêt une bague ou un autre bijou d'ailleurs, Cependant, afin de vous satisfaire, je vais tenter de me l'imaginer.

## **Château des Couches, duché de Bourgogne, juillet 1305.**

Marie de Bauffremont replia la lettre, la dissimula dans l'une de ses manches avant de quitter ses appartements pour gagner l'aile ouest du château. Elle gravit d'un pas alerte les quelques marches de pierre, longea un couloir faiblement éclairé puis, s'arrêta devant une porte entrouverte. Comme elle s'y attendait et contrairement à ses directives, Marguerite avait une nouvelle fois délaissé ses études pour s'adonner à sa passion favorite, l'équitation. La femme poussa la porte, pénétra dans la pièce et surpris sa protégée en train de se changer. Le jeune fille, nullement décontenancée par l'arrivée impromptue de sa préceptrice, se tourna vers elle tout en affichant un sourire satisfait.

- Vous avez encore manqué à tous vos devoirs, Damoiselle. Je crains que votre père, le duc Robert, ne finisse par prendre ombrage de votre manque d'assiduité.

- A quoi bon le latin, le grec et tout le reste dame Marie ? Un jour il me mariera à un quelconque seigneur possédant des terres qu'il convoite et je serai alors cantonnée dans le rôle d'épouse fidèle et de mère de famille jusqu'à la fin de ma vie.

- C'est l'une des nombreuses missions que Dieu a attribuées aux femmes de votre rang, Damoiselle, néanmoins une personne telle que vous se doit de posséder tout de même un minimum de culture, une excellente éducation ainsi que de savoir tenir une conversation voire, de s'y insérer fort à propos.

- Je sais ! Elle se doit aussi de servir de potiche à son époux ou accessoirement de cavalière à des messieurs forts importants lorsqu'ils souhaitent se distraire.

- De quels autres moyens disposent les femmes pour se mettre en avant au sein de la bonne société ou encore pour s'ouvrir les portes des maisons les plus éminentes du Royaume ?

- Je l'ignore, Dame Marie, et pour l'instant, cela ne m'intéresse pas.

- C'est fort regrettable, Damoiselle, car je viens de recevoir une lettre de monsieur votre père vous enjoignant de rallier Dijon au plus tôt. Le roi Philippe et sa cour se transportent en Bourgogne et le duc souhaite, semble-t-il, vous présenter au monarque ainsi qu'aux membres de la maison royale.

- Encore une de ces soirées où après avoir fait ma révérence et prononcé quelques phrases vides de sens, je serai cantonnée à donner le change à des courtisans aussi stupides que pédants.

- Sans doute ! Mais vous pourriez aussi attirer l'attention d'un des princes de la couronne et qui sait ? Peut être celle du premier d'entre eux, le prince Louis.

Marguerite éclata de rire en imaginant le cheminement de la pensée de sa duègne.

- Je comprends parfaitement votre message, Dame Marie. Vous me voyez déjà reine de Navarre et princesse royale. Ainsi, au décès du roi Philippe, vous deviendriez l'amie et la protégée de la reine de France.



- Je pense avoir le privilège d'être déjà votre amie et votre confidente, Marguerite. Mais après tout pourquoi pas. Vous êtes duchesse de Bourgogne, petite fille du roi Saint Louis et donc d'assez noble lignée pour monter sur le trône.
- Et ainsi passer le reste de mon existence au milieu de tous ces intrigants, de ces flatteurs et autres carpettes en quête de privilèges ! Non merci ma chère amie. Je suis bien trop heureuse ici, sur nos terres au côté de mes frères et sœurs.
- Vous n'avez que quinze ans, vous êtes encore bien jeune, Damoiselle, mais à terme il vous faudra tout de même accepter un époux. Alors, si l'occasion se présente, pourquoi ne pas choisir le plus puissant de tous vos postulants.
- Parce que je souhaite épouser un homme qui m'aime et non un roitelet dont je devrai simplement assurer la descendance.

Un peu dépitée par le manque ou l'excès de clairvoyance de la jeune fille, Marie décida de changer brusquement de sujet.

- Votre équipage sera prêt aux aurores et je m'occuperai personnellement de vos malles. Le duc tient expressément à ce que vous soyez la plus belle, je me chargerai donc de choisir vos toilettes.
- Ne mettez rien de superflu ou de trop ostentatoire, je préfère laisser la primeur de l'intérêt royal à l'une de ses nombreuses courtisanes.
- Vos parents m'ont honoré de leur confiance afin de vous préparer à assumer plus tard vos responsabilités. Ils seraient

certainement très courroucés si vous vous montriez indigne de votre rang. Alors, chère Marguerite, si vous ne le faites pas pour vous, faites-le au moins pour moi !

- Rien ne m'affligerait plus que de vous porter préjudice ma chère Marie. Aussi, rassurez-vous, je saurai me montrer à la hauteur de vos ambitions rétorqua l'adolescente en riant.

- Je savais pouvoir compter sur vous, Damoiselle. Ah ! Pendant que j'y pense, vous ne voyagerez pas toute seule. Votre cousin, messire Robert fera partie du cortège.

- Ce freluquet arrogant ! Que vient-il faire sur nos terres ?

- Plaider sa cause auprès du roi évidemment. Sa tante Mahaut l'a spolié naguère de son héritage mais il espère toujours récupérer son comté d'Artois.

- Il peut toujours rêver le malheureux. Mahaut est une femme intelligente et je me suis laissée dire qu'elle avait pris les devants.

- Et comment cela ?

- Le roi Philippe veut assurer la lignée mâle de la dynastie Capétienne. Aussi, souhaite-t-il marier ses trois derniers fils le plus rapidement possible, afin de voir de son vivant sa descendance. Si la rumeur est exacte, Mahaut intrigue dans le but de caser ses deux filles, Jeanne et Blanche, au cœur même de la maison royale, ce qui lui assurerait un avantage indéniable.

- Je n'y crois guère. Il est vrai que leur père, le comte Othon contrôle un territoire aussi vaste que le vôtre, cependant, Jeanne et Blanche ne sont pas d'un rang assez élevé pour que l'une d'entre elle aspire un jour à devenir reine.

- En effet ! Mais vous oubliez que Mahaut a des arguments à faire valoir. Depuis le premier d'entre eux, Hugues Capet, les différents monarques de la dynastie n'ont eu de cesse d'étendre les frontières du royaume par le biais des alliances et si nécessaire par l'utilisation de la force. Avec un contrat de mariage intelligemment négocié, Le roi Philippe contrôlerait les comtés d'Artois et de Bourgogne mettant du même coup un terme aux prétentions de ce pauvre Robert.
- C'est tout à fait exact, Marguerite, et dans ce cas, pour assurer la continuité de son territoire, le roi n'aurait plus qu'à s'assurer d'une main mise sur le duché de votre père en vous unissant à son fils aîné.
- Vous avez vraiment décidé de me gâcher la journée, Dame Marie. Il est hors de question que je quitte la Bourgogne pour aller m'enfermer à Paris.

La préceptrice clôtura la conversation d'un sourire complice avant de vaquer à ses nombreuses occupations. Le lendemain, alors qu'un soleil magnifique arrosait de ses rayons le village de Couches et sa région, la caravane se mit en route en direction de Dijon. Bien que de sang royal par sa mère, Marguerite avait toujours affiché un tempérament rebelle et totalement fermé aux mondanités. Depuis sa plus tendre enfance, elle abhorrait l'autorité, l'apparat, la frivolité et par dessus tout, l'obséquiosité indispensable à une présence, voire une simple survie à la cour. Pour bien marquer sa différence, elle avait décidé ce matin-là, et au grand dam de Marie de voyager, non pas dans un chariot clinquant comme son rang l'exigeait, mais sur son palefroi

avec lequel elle aimait à s'évader dans la campagne environnante. L'équipage venait de parcourir environ trois lieues, lorsqu'il fut rejoint au galop par deux cavaliers visiblement exténués. Robert dépassa les deux équipages, ordonna à son compagnon de fermer la marche, avant de se porter à la hauteur de Marguerite et de mettre sa monture au pas.

- Eh bien, Damoiselle, Vous pensiez voyager sans moi !

- Décidément, mon pauvre cousin, vous serez toujours en retard d'une guerre. Nous devons être au château ducal au plus tard dans trois jours, mieux vaut donc ne pas s'éterniser en route.

- Nous sommes arrivés très tard au Couches et avons peu dormi ce qui explique notre difficulté à sortir du lit.

- Vous aurez tout le loisir de récupérer de votre fatigue cette nuit, voire même la suivante. Ainsi, vous serez en pleine possession de vos moyens pour argumenter auprès de Sa Majesté.

- J'en aurai certes, bien besoin car la tâche ne sera pas facile ! Avez-vous déjà rencontré le roi, ma cousine ?

- Non ! Et pour vous mettre dans la confiance, je n'y tiens pas particulièrement.

- Je vous comprends. L'homme est peu avenant à vrai dire et il porte à la perfection ses différents surnoms.

- Comme tous ceux qui le précédèrent j'imagine. Et de quels sobriquets a-t-on affublé Sa Majesté ?

- Le Pape Boniface le surnomme, paraît-il, le « faux monnayeur », mais à Paris on lui préfère celui de « roi de marbre » ou encore de « roi de fer ».

- Ce n'est pas très flatteur pour son image, mais pourquoi faux monnayeur ?

- Eh bien tout simplement parce que notre grand monarque fait fluctuer les cours à sa guise, soit par l'émission de nouvelles monnaies soit en n'en modifiant leur teneur en métaux précieux.

- Je vois ! Savez-vous, mon cher Robert, que vous aurez l'immense joie de retrouver à Dijon la comtesse Mahaut ainsi que vos cousines Blanche et Jeanne ? J'imagine que votre chère tante a des arguments à faire valoir car elle me semble peu disposée à vous rétrocéder ce que vous considérez comme votre héritage.

- Un héritage dont elle m'a dépouillé, mais croyez-moi, je ne suis pas prêt de lâcher l'affaire et j'ai d'ailleurs une idée qui pourrait me permettre de contrecarrer ses projets démoniaques.

- Tiens donc ! Et qu'avez-vous fomenté de si habile, Messire ?

- J'ai l'intention de demander votre main à monsieur le duc, votre père

- Voyez-vous ça ! Et que comptez-vous lui proposer en échange ?

- Que Diable, Damoiselle ! Une alliance avec l'Artois. Vous êtes la cousine en ligne directe du roi et si je vous épouse, ce dernier n'aura d'autre choix que de me rendre mon comté afin de ne pas vous spolier. De plus, cette alliance avec la France, lui apporterait un soutien non négligeable dans la guerre qu'il conduit actuellement contre la Flandre. Non ! Croyez-moi ma chère, il ne pourra pas refuser.

- C'est judicieux en effet ! Cependant, il me semble que vos ambitions manquent un peu de lucidité, cher Robert.

- Pourquoi ?

- Tout d'abord parce que votre tante Mahaut n'est pas stupide et qu'elle envisage, a minima, de marier l'une de ses filles à l'un des princes de premier sang. Si tel était le cas, le roi Philippe aurait de fait un pied en Artois ainsi que dans le comté de Bourgogne, alors pourquoi irait-il négocier avec vous ? Ensuite, que proposerez-vous d'intéressant à mon père ? Une mainmise sur ce que vous ne possédez pas ! Ce sont là des pratiques de stellionataires, mon cousin, et connaissant ce dernier, elles seront certainement vouées à l'échec. Pour finir, vous n'avez même pas eu l'élégance de me demander mon avis. Mais puisque vous avez abordé le sujet, sachez qu'il n'est nullement dans mes intentions de me marier.

Le jeune homme, abasourdi par le propos aussi acerbe de Marguerite arrêta quelques instants sa monture. « Elle est intelligente et elle a beaucoup de charme songea-t-il, mais une chose est certaine, elle est dotée d'un caractère abominable ». Contrarié par ce revers, Robert décida de délaissier sa cousine et de finir le trajet en compagnie des cavaliers de l'escorte qu'il trouvait à ce moment précis beaucoup plus sympathiques.

Le convoi atteignit sans encombre et deux jours plus tard le château ducal où l'ambiance était fébrile. En effet, contrairement aux prévisions, l'arrivée du monarque et de

sa cour avait été avancée d'une journée et annoncée pour le soir même. Du coup, les préparatifs allaient bon train et dans chacune des ailes de l'imposante bâtisse, les petites mains s'afféraient pour recevoir, avec toute la déférence due à son rang, le roi des Francs. Au milieu de cette cohue, seul le duc semblait à la fête et malgré son âge avancé (pour l'époque), il ordonnait, réglait et régentsait le ballet avec une maestria peu commune. Pour cet oncle par alliance, la venue de son neveu Philippe le bel et des pairs du royaume était une occasion inespérée de resserrer les liens entre la Bourgogne et la France et dans la mesure du possible, d'asseoir la puissance de sa famille en mariant une de ses filles à un prince de sang. C'est la raison pour laquelle, il lui fallait mettre les petits plats dans les grands et recevoir le monarque avec les égards, voire l'obséquiosité nécessaire.

Marguerite débarqua au milieu de cette confusion où bien vite, elle fut accueillie par sa mère et par ses trois sœurs encore de ce monde. Après quelques effusions de tendresse bien compréhensibles et un compte-rendu circonstancié de son séjour au château des Couches, elle put gagner sa chambre pour y prendre un bain chaud et s'octroyer quelques heures de repos.

Alors que le soleil commençait à décliner vers l'ouest, elle fut sortie de sa torpeur par le son de plusieurs cors annonçant l'arrivée imminente du cortège. La jeune fille n'avait jamais vu le roi ni même l'un de ses proches et c'est tout naturellement qu'elle se précipita à sa fenêtre pour

tenter d'apercevoir ces éminents personnages. Philippe descendit de son cheval, reçut selon la tradition médiévale l'hommage du seigneur des lieux, avant de prendre avec sa suite et ses principaux conseillers la direction de leur appartement respectif. Le soir venu, alors que les hommes avaient déjà pris place dans la salle d'apparat, les femmes furent à leur tour conviées à y pénétrer afin d'être présentées tour à tour à Sa Majesté.

Ce qui frappa immédiatement Marguerite, fut la manière dont les officiers de bouche avaient souhaité aménager le lieu du festin. Tout au fond de l'immense salle, se trouvait une sorte d'estrade sur laquelle était montée une table, où seules trois personnes étaient assises. Au centre se trouvait le souverain, à sa droite le duc de Bourgogne et à sa gauche, le plus proche conseiller de Philippe, Guillaume de Nogaret. En contrebas, et de chaque côté de la pièce, étaient disposés les princes de sang ainsi que les différents seigneurs invités et dont la proximité par rapport au monarque était fonction de leur rang. En opposition, dissimulées tout au fond de la salle, des planches posées sur des tréteaux où seraient reléguées, comme il se devait, les femmes durant le reste de la soirée.

Marguerite s'avança à la suite de sa mère, fit une révérence avant de tourner son regard vers le roi tout en affichant un sourire de circonstance. Immédiatement, elle ressentit un profond malaise et un court instant, elle se remémora la mise en garde que lui avait faite son



compagnon de voyage, le jeune Robert d'Artois. Philippe, que l'on surnommait entre autre le bel, ressemblait à s'y méprendre à une statue de marbre. Il en avait la beauté sculpturale mais aussi la froideur et de ses yeux bleus, qui à ce moment précis scrutaient la jeune fille, n'émergeait aucune trace d'humanité. Un peu dépité par ce manque de chaleur, elle fit demi-tour, salua d'une inclinaison de tête les trois princes à qui elle trouva l'air emprunté, avant de rejoindre la place qui lui avait été attribuée. Presque aussitôt, l'adolescente qui se trouvait à sa droite décida de tuer le temps en amorçant une conversation.

- Vous avez l'air contrarié, Damoiselle, n'aimez vous pas ce genre de festivités ?

- Je préfère de loin les réunions familiales, les rapports y sont plus chaleureux et moins empreints de solennité.

- Chez vous peut-être, mais pas à la cour de France. Sa Majesté est un homme très pieux, très exigeant envers lui-même et son entourage aussi, il tient expressément à ce que nous fassions montre de réserve et de moralité.

- La vie ne doit pas être tous les jours drôle à Paris. Ainsi vous faites donc partie des proches du roi.

- Je dirais même de son entourage immédiat puisque je suis sa fille, Isabelle.

- Je suis désolée, Votre Altesse, j'espère ne pas vous avoir offensé.

- Non rassurez-vous ! Vous trouvez probablement le roi peu avenant, mais il a de bonnes raisons pour cela. Notre mère, la reine Jeanne s'est éteinte il y a trois mois et cette perte l'a durement affligé.

- J'en suis navré, Madame, cela dit, je peux en déduire qu'il devait l'aimer.
- Il est capable d'éprouver de temps à autre de l'empathie voire de la compassion, cependant, son sens du devoir et les impératifs de sa charge le conduisent bien souvent à faire preuve d'autorité et parfois même de cruauté.
- Sans doute ! Mais j'imagine que cette rigidité ne s'applique ni aux princes et encore moins à vous-même.
- Détrompez-vous, Damoiselle, il exige encore plus de nous que de ses proches conseillers et nous ne pouvons faire quoi que se soit sans avoir reçu au préalable son consentement.
- Le duc, mon père, est beaucoup plus tolérant, sauf peut-être vis-à-vis de mon frère Hugues, qui doit un jour lui succéder ou encore de ma sœur aînée, Blanche, pour laquelle il envisage un mariage avec une personne de haute lignée.
- Comme un prince de sang par exemple ! Mais qui, plus que monsieur le duc de Bourgogne peut raisonnablement y prétendre ? Il est grand chambrier du roi, il a sa confiance, rien d'étonnant à ce qu'il souhaite que l'une de ses filles devienne un jour reine de France.
- C'est fort possible, Votre Altesse, et Blanche me semble tout à fait apte à assumer une pareille responsabilité.
- N'avez-vous jamais envisagé, Damoiselle, que le choix de Sa Majesté puisse se porter sur une autre prétendante ? Une personne telle que vous entre autre.

Marguerite n'eut pas le temps de répondre. Les premiers mets venaient d'être servis, les saltimbanques

entraient en scène et Mahaut d'Artois, qui n'avait rien perdu de l'échange, s'était subrepticement rapprochée et accaparait désormais la jeune princesse. Les agapes furent très longues et agrémentées d'une myriade de plats tous aussi fastueux les uns que les autres que les convives engloutirent en facilitant leur digestion par quelques danses en vogues dans la capitale. Vinrent ensuite les conteurs, narrant les exploits du monarque et du maître de céans puis, la soirée s'acheva par quelques combats à mains nues entre des chevaliers bourguignons et ceux de la garde royale. Ainsi, c'est en milieu de nuit que Marguerite épuisée, put enfin se retirer pour se plonger quelques heures dans les bras de Morphée. La journée du lendemain fut, heureusement pour la jeune fille, beaucoup plus calme. Cédant aux devoirs de sa charge, Philippe reçut tour à tour les nobles locaux, les courtisans en quête de faveurs, Mahaut d'Artois et pour finir, le jeune Robert. Marguerite profita de cette quiétude relative pour parcourir la campagne environnante à cheval, en compagnie de ses sœurs et d'Isabelle de France et le soir venu, elle se coucha détendue à l'idée que ces encombrants personnages quitteraient les terres familiales le lendemain aux aurores. Ce qu'elle ignorait au moment où elle plongeait dans ses rêves d'adolescente, est que son père venait de conclure un accord de principe avec le roi, dont les termes resteraient à affiner lors de négociations entre les différents conseillers.

Au cours de cette longue journée d'intrigues et de tractations, Mahaut était parvenue à poser des jalons, dans

le but de placer ses deux filles auprès des fils cadets du roi. Toutefois ce dernier, qui préférait pour l'héritier de la couronne une duchesse bourguignonne avait réservé sa décision quant à son choix. Philippe avait décrété en effet, que la désignation de la future reine de France se ferait lors du tournoi traditionnel qui devait clore les festivités et pour accroître le prestige de sa famille, il avait ordonné à son fils aîné, Louis, d'affronter lors d'un duel à l'arme courtoise, le comte d'Artois.

A cette époque, la notion d'armes courtoises signifiait que les pointes ainsi que les tranchants des matériels utilisés devaient être émoussés de manière à ne pas blesser gravement l'adversaire. Cependant, l'enjeu de prestige et parfois les avantages pécuniaires offerts au vainqueur faisaient que souvent, les duellistes s'affrontaient durement passant outre les règles de la convenance. De la sorte, il n'était pas rare que certains d'entre eux ressortent de l'enclos sur une civière afin de se faire soigner ou tout simplement de se faire enterrer.

## Village des Andelys, automne 1588.

Coralie interrompt son long monologue pour tourner son regard, légèrement embué de larmes vers le ciel.

- Le soleil commence à décliner, Agnès et je pense qu'il est temps de rentrer chez toi pour t'occuper de ton vieux père.

- C'est ce que je vais faire, Madame, d'autant que je n'ai encore rien trouvé pour remplir mon panier. Ce n'est pas grave, je vais passer par la forêt pour ramasser des champignons et attraper quelques escargots que mon père adore.

- Tu me sembles une jeune fille très attentionnée à son égard, il doit être très fier de toi.

- Je le pense ! Cependant, cela ne l'empêche pas de vouloir me marier, un peu comme la dame dont vous avez commencé à me conter l'histoire.

- En effet ! Avec tout de même une différence. Tu pourras sans doute choisir ton époux et l'on ne te troquera pas comme du vulgaire bétail pour quelques arpents de terre.

- Et pour cause ! Tous les gens des Andelys et de ses environs appartiennent au seigneur de la Barre. Nous sommes, comme vous le dites, pareil à des animaux mais de surcroît, nous n'avons rien à troquer.

- C'est juste ! Pardonne-moi cette réflexion stupide rétorqua la femme en souriant, mais avec le recul, je me demande si Marguerite n'aurait pas préféré être à ta place.

- Franchement je ne le crois pas, Madame. Du plus loin qu'il m'en souviene, tous les métayers et les serfs du village n'ont eu pour objectif que de trouver à manger pour survivre. J'épouserais même le plus laid des hommes pour ne plus jamais avoir faim et vivre sans travailler comme une esclave.

- Je te comprends ! Marguerite et moi sommes ignorantes de la misère et je crois que j'ai tort de geindre ainsi sur son sort.

- Elle est votre amie, il est normal que vous éprouviez de la compassion à son égard. M'apprendrez-vous à lire demain ?

- Nous commencerons dès ton arrivée, c'est promis.

- Merci madame ! Je suis très en retard, je m'en vais maintenant. A demain !

Agnès se leva, prit son panier sous le bras et se dirigea rapidement vers la forêt. En chemin, elle perdit encore une demi-heure afin de ramasser quelques champignons et arriva à l'entrée de la cabane familiale à la nuit tombée. La jeune fille était anxieuse, car elle imaginait son père inquiet et craignait de se faire sévèrement réprimander ou, comme bien souvent à l'époque, tout simplement fouetter. Elle hésita quelques secondes puis, prenant son courage à deux mains, elle entrouvrit la porte et pénétra la tête basse dans la pièce. Contrairement à ses appréhensions, le vieux sourcier l'accueillit un large sourire aux lèvres. Sur la table, à la lueur d'une chandelle elle pouvait entrevoir quelques pièces d'or et d'argent que son père avait dû maintes fois recompter.

- Ah ! Ma fille, messire Fayard n'a pas tari d'éloges à ton égard. Il a été tellement impressionné qu'il envisage de te recommander à ses nombreuses relations.
- J'en suis très flattée Père, mais la plupart de ses relations comme tu les appelles ont déjà leur propre puits.
- Je le sais Agnès, mais tu possèdes, me semble-t-il, un don particulier, celui de retrouver tout ce que ton esprit est capable d'imager.
- Tu vas sans doute un peu vite en besogne, Père. J'ai effectivement mis au jour la pièce d'or que le chevalier avait dissimulée, mais je n'ai pas assez d'expérience pour en déduire que je peux tout retrouver.
- Je suis sûr du contraire ma fille et dès que j'aurai retrouvé ma motricité, nous irons nous entraîner.
- Nous entraîner ! Mais de quelle manière ?
- Eh bien ! Nous avons dans la maison quelques objets qui te sont familiers. Chaque jour, j'en prendrai un au hasard que j'irai dissimuler dans la forêt, charge à toi d'en découvrir la cachette.
- Je ne te comprends pas ! Q'attends-tu de moi ?
- Beaucoup de gens égarent des biens tels que, des bijoux, des armes, des documents, des souvenirs de famille. Si tu parvenais à les découvrir, nous ne vivrions plus jamais dans la misère.
- Ou alors ils nous enverraient au bûcher pour sorcellerie. Ne m'as-tu pas dit que tel fut le sort de l'une de mes aïeules ? Crois-tu qu'il serait vraiment prudent de recommencer ?

- Les gens ont évolué, du moins je l'espère et nous tâcherons de rester discrets.
- Si telle est ta volonté j'obéirai, mais je ne pense pas que ce soit pour demain. Tu n'es pas encore en état de marcher et de plus je te trouve le teint un peu pâle.
- C'est possible ! J'éprouve une curieuse sensation, ma jambe semble très chaude mais lorsque je la touche elle est complètement froide.
- C'est une impression sans doute liée à la fracture. Si demain ton état ne s'est pas amélioré, j'irai de nouveau chercher le barbier.
- C'est absolument hors de question.
- Mais enfin père, nous avons maintenant assez d'argent pour le payer.
- Je sais ma fille, mais cet homme n'est qu'un boucher qui se prend pour messire Ambroise Paré. Il n'a que deux mots à la bouche, la saignée ou l'amputation et je refuse de me laisser charcuter.

Agnès n'insista pas. Visiblement, son père avait bu plus que de raison et elle pensait qu'au matin, lorsqu'il aurait recouvré sa lucidité, ses idées farfelues se seraient évaporées en même temps que les vapeurs éthyliques. Comme elle le faisait chaque jour depuis la disparition de sa mère, elle prépara le repas, servit son père, remit un peu d'ordre dans la pièce avant de ressortir pour nourrir les quelques animaux de la ferme. A son retour, Oreste, visiblement épuisé par la douleur latente et l'abus de vin avait rejoint sa paillasse et semblait dormir profondément.



Elle mangea le peu victuailles qui restaient, nettoya les écuelles et les godets avant d'aller se coucher.

Dès son réveil, Agnès trouva étrange que son père, d'ordinaire debout avant l'aube, soit encore alité. Elle se leva, s'habilla promptement et pénétra dans la pièce où elle trouva le vieil homme en sueur et tremblant de tous ses membres. Elle lui palpa le front, tenta de lui parler et face à son manque de réaction elle décida d'appeler de toute urgence le barbier. L'homme avait son échoppe à l'entrée du village et comme beaucoup de ses confrères de l'époque, il s'occupait principalement du système pileux de ses clients et pratiquait à l'occasion des interventions chirurgicales, selon des procédés empiriques, aux conséquences bien souvent dramatiques. Après avoir entendu le récit de la jeune fille, il se munit de son nécessaire de chirurgie, y adjoignit sa lancette (genre de rasoir coupe-choux du moyen-âge) et suivit Agnès jusqu'à la ferme. Arrivé sur place, il démontra l'attèle, ôta le bandage qui comprimait la jambe devenue noire et enflée et dans les minutes qui suivirent, Oreste, qui n'avait toujours pas repris conscience, eut quelques soubresauts avant de rendre l'âme. Les femmes du village firent appel au curé, les derniers sacrements lui furent administrés puis, sa dépouille fut préparée pour la veillée funèbre. Le reste de la journée, les voisins et habitants des Andelys, prévenus de ce décès soudain, vinrent rendre tour à tour hommage au vieux sourcier. Ainsi, dès le lendemain, par mesure d'hygiène à la suite des différentes épidémies qui avaient décimé l'Europe,

Oreste fut inhumé dans un enclos réservé aux indigents à l'extérieur du village.

Agnès rentra ce soir là complètement exténuée et terriblement déprimée. Deux jours auparavant, un espoir de meilleure fortune était né dans leur existence de misère et voilà qu'à présent, elle se retrouvait seule sans trop savoir ce qu'elle allait pouvoir faire. Le premier réconfort lui vint quelques jours plus tard par l'intermédiaire du chevalier Fayard. Ce dernier, un personnage au comportement parfois bourru était dans le fond un bon bougre. Il se présenta un matin avec une dizaine de feuillets à la main et l'air visiblement embarrassé.

- Bonjour, Damoiselle commença-t-il d'une voix douce, j'avais beaucoup de respect pour ton père et je suis sincèrement désolé de sa disparition brutale.

- Vous nous faites trop d'honneur, Messire, mais je vous en prie, entrez.

- Inutile, je ne resterai pas longtemps. Je voulais avant tout savoir comment tu allais et ce que tu comptais faire désormais.

- Pour répondre à votre première question, je tente de me ressaisir. Père est mort et j'en suis affligée mais je n'ai d'autre choix que d'accepter sa disparition et de continuer à vivre. Pour le reste, je n'ai pas encore décidé. Je pense que je vais essayer de le remplacer et de me faire accepter dans la région comme sourcier.

- C'est une bonne décision et je vais t'y aider en vantant ton incroyable don. Mais avant cela, j'ai un marché à te proposer.

- Je vous écoute messire chevalier.

- Voilà ! Peu avant son décès, mon père avait acquis une œuvre littéraire rare, un exemplaire original d'un philosophe italien du nom de Machiavel. Il s'était mis en tête d'en faire la traduction en français, mais la mort ne lui a pas permis d'achever son ouvrage. J'ai découvert ces quelques feuillets retranscrits parmi ses affaires mais en revanche, l'original a disparu et j'aimerais que tu m'aides à le retrouver.

- Il est certainement dans votre manoir. Avez-vous tout fouillé ?

- J'ai mis sans dessus dessous tous les endroits qui me semblaient logiques. La bibliothèque, sa chambre, la salle de réception, son antichambre mais à ce jour, impossible de remettre la main sur ce précieux manuscrit.

- Je ne sais pas ce qu'est un manuscrit messire.

- Eh bien ! Il s'agit d'un ouvrage écrit à la main. Cette œuvre a été imprimée à partir de 1534, mais la version de mon père était écrite à la plume soit par un copiste, soit par Machiavel lui-même. Tu te rends compte ! Si tel était le cas, l'ouvrage vaudrait son pesant d'or.

- C'est possible ! Cependant, il me faudrait un indice pour pouvoir chercher.

- J'ignore comment tu t'y prends pour exercer ton don. Je t'ai donc amené ces quelques notes parce que mon père les a eues en main en même temps que le livre et sur le premier

d'entre eux, est écrit le titre d'origine. Je suis conscient que tu ne sais pas lire, mais je te pense capable de mémoriser l'image. Regarde ! C'est là, écrit en grosses lettres et ça se prononce « IL PRINCIPE » ce qui se traduit par, le prince.

- Je veux bien essayer, Messire, pouvez-vous me laisser ces feuillets.

- Evidemment, tu peux même les garder, ils ne présentent aucun intérêt. Viens demain au manoir, je te verserai un acompte et tu commenceras tes recherches dès que possible.

Sur ces mots le chevalier Fayard fit demi-tour, enfourcha sa monture et prit la direction de sa propriété. Agnès le regarda s'éloigner, retourna s'asseoir et commença à parcourir le texte manuscrit d'un regard distrait. « Je ne parviendrai jamais à apprendre à lire et à écrire songea-t-elle, c'est bien trop compliqué ». Elle reposa les feuillets, se leva pour quitter la pièce et aperçut Coralie qui, debout dans l'embrasure de la porte, lui souriait.

- J'ai assisté de loin aux funérailles de ton père et j'en suis profondément attristée. J'espère que cette perte cruelle ne t'a pas trop affligé.

- Je dois m'en faire une raison, Madame, cela dit, je suis extrêmement touchée que vous ayez pris la peine de vous déplacer jusque dans cette misérable mesure pour me présenter vos condoléances.

- C'était bien la moindre des choses, car après tout, ne sommes nous pas devenues des amies ?

- Je ne sais si je peux me prévaloir d'une pareille estime, mais ce serait un grand honneur que de me considérer ainsi.

- J'ai entendu ta conversation avec messire Fayard, il t'a laissé, semble-t-il, quelques feuillets manuscrits, j'ai donc matière à tenir ma promesse. Te sens-tu en état de commencer aujourd'hui ou préfères-tu remettre tes débuts à plus tard ?

- Pourquoi pas dès maintenant ? Je n'ai rien d'urgent à faire et j'ai soif d'apprendre. J'espère simplement ne pas vous décevoir.

- Je suis persuadée du contraire et de plus, j'ai tout mon temps. Demain, lorsque tu te rendras au manoir de messire Fayard, demande-lui de te fournir un peu d'encre. Dis-lui que tu en as besoin pour mémoriser son odeur par exemple. En attendant, dispose les feuilles les unes à côté des autres en haut de la table et va dans la cheminée prendre quelques morceaux de charbon de bois.

Agnès s'exécuta et pendant que la jeune fille fouillait parmi les cendres, Coralie parcourait la transcription du texte subversif de Machiavel en diagonale. Dans un premier temps, elle lui fit tracer trois traits verticaux de manière à partager la table en quatre parties. Ensuite, de la pointe de son auriculaire elle lui désigna les voyelles et lui demanda de les dessiner dans la case de gauche. Dans la suivante, elle corsa un peu le problème en lui faisant associer ces lettres. Dans la troisième, elle lui fit dessiner les consonnes tout en notant au passage qu'il n'y avait pas de « W » et acheva le tableau en lui demandant de combiner certaines d'entre elles. Pour conclure cette première leçon, elle lui apprit, comme on le faisait depuis des siècles et tel que ça

perdurerait jusqu'à l'arrivée de la méthode globale, à associer chacun des signes à un son.

Agnès, heureuse de pouvoir enfin s'instruire, répéta durant des heures cette litanie jusqu'à ce que son cerveau, fatigué par la concentration, décide de ne plus suivre.

- Je pense que ce sera suffisant pour aujourd'hui suggéra Coralie gentiment. Demain, lorsque tu auras ramené l'encre, je te dicterai les sons et tu essaieras de redessiner les lettres sur un de ces feuillets. La nuit est en train de tomber et je pense qu'il est grand temps pour moi de rentrer. Tâche de manger un peu et de dormir et lorsque tu en auras terminé chez messire Fayard, je viendrai te retrouver.

- J'aurais bien aimé que vous restiez encore un peu, mais je suppose que le seigneur de la Barre doit s'inquiéter de votre absence.

- Pas vraiment ! Je suis libre de me déplacer autant qu'il me plaît tant au château que sur le territoire des Andelys.

- Je comprends ! Il vous accorde un peu de liberté mais en réalité il vous fait suivre.

- Il y a un peu de vrai dans ce que tu dis mais je t'expliquerai tout cela le moment venu. Tu veux que je reste encore un peu, pourquoi pas ? Au fond, je n'ai pas grand-chose à faire pour tuer le temps.

- Je suis heureuse que vous acceptiez et si vous le souhaitez, je vais nous préparer à manger. Evidemment, ça n'aura rien de comparable avec les mets qui vous sont servis au château toutefois, vous pourrez continuer à me parler de votre amie, Marguerite si j'ai bonne mémoire.

- Je te remercie de ton invitation, mais il est préférable que j'évite de manger. Dîne sans moi et ensuite, je poursuivrai mon récit.

- Vous êtes une personne bien étrange, Madame. Lors de notre première rencontre, vous n'avez pas voulu prendre l'écu d'or dans vos mains, aujourd'hui, vous m'avez montré les lettres du bout de votre ongle sans jamais rien toucher et après une journée entière passée à l'extérieur, vous ne voulez rien manger.

- J'ai mes raisons, Agnès, mais nous sommes maintenant amies n'est-ce pas ? Alors fais-moi confiance, un jour tu comprendras tout cela.

La jeune fille, autant dubitative qu'embarrassée, grignota un bout de pain noir et quelques légumes du jardin, avant de ramasser les miettes et de sortir pour les jeter dans le poulailler. De retour dans la pièce, elle reprit sa place en face de Coralie et attendit que cette dernière poursuive son histoire.

- Tu manges bien peu pour une personne de ton âge ma chère enfant, je ne suis pas étonnée que tu sois aussi maigre.

- C'est notre lot quotidien, Madame, surtout depuis que catholiques et protestants se font de nouveau la guerre. Les sergents du roi ou ceux du château viennent souvent nous prendre des animaux ou de l'argent et nous tentons de survivre avec ce qu'ils nous laissent.

- Tu me sembles très fatigué, Agnès, et je pense que l'heure est venue de te coucher. Nous allons faire comme le faisait

ma mère lorsque j'étais enfant. Tu vas regagner ta pailasse et je continuerai mon histoire pour t'endormir.

Ainsi il fut fait. Lorsque la jeune fille se fut allongée Coralie lui recommanda de se couvrir avant de s'agenouiller près d'elle pour poursuivre son récit.

[www.verbe-en-liberte.fr](http://www.verbe-en-liberte.fr)